

SAINT JOSEPH

D'après le tableau de Müller.



Pensée
la divine
sieur ! —
Jésus-Mari
venir (ca)
Catherine
ration : P.

Pot

Honor



qui ne sera
Rien de P
et intimes u
nourricier de



Sommaire du Numéro de Mars 1902.

Pensée dominante : Honorer saint Joseph dans ses rapports avec la divine Eucharistie. — La messe miraculeuse. — A vous, monsieur ! — Une fondation eucharistique canadienne : les Servantes de Jésus-Marie (suite). — Une messe à l'autel du Calvaire. — Il va venir (cantique). — Fleurs eucharistiques de la Nouvelle-France : Catherine de St-Augustin. — L'adorateur de glace. — Sujet d'adoration : l'Agonie au Jardin des Olives.

PENSÉE DOMINANTE

Pour le Mois de Mars 1902.

Honorer saint Joseph dans ses rapports avec
la divine Eucharistie.



UNE âme vraiment eucharistique sait faire converger toutes ses pensées, son cœur et sa piété tout entière vers le Dieu caché du Sacrement. Elle n'aime et honore les saints eux-mêmes qu'autant qu'ils lui rappellent le doux Mystère qui est l'aliment et la joie de sa vie.

Efforçons-nous, pendant ce mois, de donner un caractère eucharistique à notre dévotion à saint Joseph, dévotion qui ne sera jamais trop aimante ni trop confiante.

Rien de plus facile d'ailleurs : mille relations secrètes et intimes unissent la personne et la mission du Père nourricier de Jésus, avec l'adorable Sacrement du Corps

et du Sang de Jésus-Christ. Tâchons de découvrir quelques-uns de ces rapports, pour en accroître d'autant notre piété envers le grand Patriarche.

1°) Et d'abord, saint Joseph n'est pas étranger à l'origine et à l'institution même du mystère eucharistique.

Nous possédons, en effet, dans nos tabernacles, nous offrons à l'autel, nous recevons à la table sainte le corps né de la Vierge Marie, comme chante l'Église : *Ave, verum corpus natum de Maria Virgine*. Ce corps sacré a été conçu par l'opération du Saint-Esprit, il est vrai ; mais il a été formé pourtant dans les chastes entrailles et de la substance même d'une jeune Vierge qui ne pouvait plus disposer d'elle-même, puisqu'elle avait fait choix d'un époux, et, à ce titre déjà, saint Joseph avait sur l'Enfant Jésus des droits. Écoutez : voici comment raisonne sur ce point le bienheureux évêque de Genève : " Si une colombe, dit-il, portait dans son bec une datte et qu'elle la laissât tomber dans un jardin où elle prit racine, à qui appartiendrait l'arbre qui pourrait en venir, sinon au maître du jardin ? Car le propriétaire du fonds est naturellement aussi le propriétaire des fruits qu'il porte : *Res fructificat domino*. Or le Saint Esprit, la douce colombe du Jourdain, a laissé tomber cette datte immortelle du Verbe incréé, dans le sein de Marie, qui est comparée par lui à un jardin clos, *hortus conclusus* ; et là, le juste par excellence a crû, il s'y est développé, il a grandi comme un beau palmier, *justus ut palma florebit* ; mais la sainte Vierge appartenait à saint Joseph, comme l'épouse appartient à son époux, le fruit béni de ses entrailles lui appartient donc également, *quod nascitur in agro meo, meum est*, disent les jurisconsultes. C'est comme son fils ; c'est un épi doré qui est venu dans son champ, c'est une grappe empourprée qui a poussé aux branches d'une vigne qui était à lui ; à lui donc aussi le Froment des élus et le Vin qui fait germer les vierges. "

2°) Il y a plus : saint Joseph a été le gardien du Fils de Dieu ; il a conservé ce dépôt avec soin ; il l'a soustrait à la persécution, au péril même de ses jours. A peine Jésus est né, que le cruel Hérode le cherche pour le faire mourir ; la faux meurtrière de ce tyran jaloux veut couper en herbe ce blé mystérieux qui a germé dans le sein

de M
prend
la fuit
espoir
monde
alors c
pain sa
que l'a
les sept
sujets d
années
zareth
Celui q
dit aux
mon cor
est vrai
Joseph,
aussi ap
stérilité,
froment
greniers d
nacles.

3°) Y
Joseph fu
Jésus, il
pement ; s
continué à
sua nutritio
travail ass
C'est de s
larmes, qu
sorte que n
adorable d
cant membra
une troisièm
pour quelq
nous présen
augmenta et
et que nous
chair du Fil
hostie nous
steurs de sa

de Marie comme dans une terre vierge. Lève-toi, Joseph, prends l'enfant avec sa mère, et cherche son salut dans la fuite. Veille sur lui, conserve-le bien, c'est notre seul espoir ; il doit nourrir un jour, de sa propre substance, le monde entier. Si l'orage de la persécution avait moissonné alors cet épi naissant, nous n'aurions pas aujourd'hui le pain sacré qui donne la vie éternelle. C'est en Égypte que l'ancien Joseph amassa dans des greniers, pendant les sept années d'abondance, le blé qui devait nourrir les sujets de Pharaon et la maison de Jacob, pendant les sept années de stérilité. C'est en Égypte d'abord, c'est à Nazareth ensuite, que le nouveau Joseph cacha longtemps Celui qui, la veille de sa mort, ouvrit ses tabernacles et dit aux Juifs et aux gentils : " Prenez et mangez, ceci est mon corps ; prenez et buvez, ceci est mon sang ; ma chair est vraiment nourriture, et mon sang breuvage. " Notre Joseph, mieux que le vice-roi de Nil, peut donc être aussi appelé le *Sauveur du monde* ; et dans ces temps de stérilité, après dix-huit siècles, nous vivons encore du froment amassé par lui, et mis en réserve dans ces greniers d'abondance que nous appelons les saints tabernacles.

3°) Y a-t-il encore quelque chose de plus ? Oui, si Joseph fut étranger à la formation du corps sacré de Jésus, il ne le fut pas à sa croissance et à son développement ; s'il ne lui a pas donné l'être, il l'a entretenu et continué à ses frais ; il était, dit saint Bernard, *carnis sue nutritium*, son père nourricier, et il gagnait par un travail assidu la vie à Celui par qui tout vit et respire. C'est de ses sueurs, c'est, hélas ! bien souvent de ses larmes, que se nourrissait l'Enfant de Nazareth, de telle sorte que nous pouvons dire, avec Santeuil, de l'humanité adorable du Sauveur, *et formata Dei sine te, de tuis crescunt membra laboribus*. Vous pouvez comprendre alors une troisième fois comment notre grand saint est aussi pour quelque chose dans le mystère sacré que l'Église nous présente. C'est le pain gagné par lui qui fit, qui augmenta et accrut, du moins, le sang versé au Calvaire et que nous recevons à l'autel. C'est ce pain devenu la chair du Fils de l'Homme qui nous fait vivre ; la sainte hostie nous arrive, pour ainsi dire, toute détrempée des sueurs de saint Joseph, et le calice nous apporte avec le

vrir quel-
tant notre

tranger à
aristique.
cles, nous
le corps
: Ave,
ps sacré a
est vrai ;
trailles et
e pouvait
ait choix
avait sur
raisonne
" Si une
et qu'elle
ine, à qui
sinon au
est natu-
orte : Res
lombe du
du Verbe
par lui à
par excel-
omme un
la sainte
ise appar-
lui appar-
eo, meum
ils ; c'est
c'est une
es d'une
t des élus

du Fils
soustrait
A peine
r le faire
veut cou-
is le sein

sang divin les larmes du charpentier de Nazareth, si je puis m'exprimer ainsi.

Tous ensemble, chrétiens, surtout pendant ce mois, redoublons de piété et de ferveur envers saint Joseph, dans la personne même de Celui avec lequel il eut d'aussi touchants rapports. C'est lui qui fut ce serviteur fidèle et prudent dont nous parle l'Évangile, et que le maître avait établi dans sa maison " pour donner à chacun sa mesure de froment au temps convenable. " Le froment qu'il nous donne, c'est le Froment des élus, Jésus-Eucharistie.

On dirait vraiment que Notre-Seigneur faisait, dans cette circonstance, l'histoire même de saint Joseph ; et cette courte parabole caractérise on ne peut mieux, et la mission temporelle qu'il eut à remplir pendant sa vie, et la mission surnaturelle qu'il ne cesse de remplir après sa mort.



La Messe Miraculeuse



LA Reine du ciel réserve ses plus précieuses faveurs pour les prêtres qui célèbrent dignement les saints mystères de son divin Fils. La vie de saint Bonet, évêque de Clermont en Auvergne, nous en fournit un exemple étonnant.

Ce grand serviteur de Marie, qui avait aussi une dévotion non moins remarquable pour la sainte Eucharistie, s'était retiré, la nuit de la veille de l'Assomption, dans l'église de Saint-Michel, afin d'y vaquer plus librement aux exercices de la contemplation. Il était déjà dans une disposition d'esprit et de cœur qui touche à l'extase, lorsque soudain il entend résonner à ses oreilles une douce et merveilleuse mélodie et voit toute l'église se remplir d'une clarté si éblouissante qu'on eût dit que toute la lumière du soleil s'y était concentrée.

Comme il levait les yeux pour contempler ce spectacle, il voit venir vers lui la glorieuse mère de Dieu, accom-

pagné
bienh
une p
et des
douce
la nef
saints



messe dans
présidait la
ligible : "
de l'évêque de
de l'église.
Le saint
bler de tous
et à la vue

pagnée et suivie par un nombreux cortège d'anges et de bienheureux, qui marchaient en bel ordre comme dans une procession et chantaient à deux chœurs des hymnes et des cantiques sacrés à la gloire de Jésus-Christ et de sa douce mère. Cette admirable procession monte lentement la nef de l'église et arrive devant le maître-autel. Un des saints demande alors qu'il aura honneur de célébrer la



messe dans cette grande solennité. La reine du ciel, qui présidait la cérémonie, répond d'une voix haute et intelligible : "Ce sera Bonet, mon serviteur bien-aimé et l'évêque de cette cité, qui est ici en prière dans un coin de l'église."

Le saint prélat, entendant ces paroles, se mit à trembler de tous ses membres, dans la pensée de son indignité et à la vue d'une si auguste compagnie : il chercha à se

cachez et à se dérober aux honneurs qu'on lui voulait faire ; il essaya de se blottir derrière une grande pierre de la muraille, laquelle aussitôt céda et s'amollit comme de la cire et reçut l'impression et la forme du corps du saint évêque : elle l'a conservée jusqu'à nos jours et est devenue l'objet de la vénération des fidèles. Mais il eut



beau se cacher, son humilité ne servit qu'à le faire paraître plus digne de la sainte fonction qui allait avoir lieu. Les anges n'eurent pas de peine à le découvrir et à le tirer de sa cachette. Obligé de comparaître devant

la sainte Mère de Dieu, on lui intime l'ordre qu'elle avait donné tout d'abord. Il

s'y soumit humblement et se mit aussitôt en devoir de le mettre à exécution.

Il fut donc conduit à l'autel et revêtu des ornements sacerdotaux par quelques-uns des saints présents, puis il célébra la messe en présence de cette glorieuse multitude, ayant ces mêmes saints pour ministres et servants. Après la messe, la reine du ciel ne voulut pas le quitter sans lui laisser un mémorial éternel de cette nuit mille fois heureuse : elle lui fit présent d'une aube d'une toile si fine et si délicate que celles d'ici-bas n'en approchent pas ; en outre, le travail était d'une perfection sans égale. Ce

vêter
servé
Clerm

On
votion
en pré
gneur
les pré
toujou
en tren
C'est li
tôme et
des rais



Oui, je
votre enf
lente mèn
genoux ;
mains...
le nom), t
Et, dans
veux très
Dieu, vou
Notre Père
ajoutiez :
mon frère,
bonne nuit.

vêtement sacré, d'un prix inestimable, était encore conservé comme une précieuse relique dans la cathédrale de Clermont avant la révolution française.

On ne saurait imaginer avec quel respect, quelle dévotion, quelle charité, saint Bonet a dû célébrer la messe en présence d'une assemblée si auguste. Fasse le Seigneur que telles soient toujours les dispositions de tous les prêtres qui célèbrent les saints mystères ! car ils ont toujours au tour d'eux des chœurs d'anges qui adorent en tremblant leur Dieu immolé pour nous sur l'autel. C'est là une vérité trop peu connue, que saint Chrysostôme et d'autres écrivains ecclésiastiques établissent par des raisons convaincantes et par des faits incontestables.

À VOUS, MONSIEUR !



ARFAITEMENT ! c'est à vous, tout seul, monsieur, que ce discours s'adresse !

Comment... ? Je ne vous connais pas... !

Cher et bon ami, laissez-moi donc prendre vos deux mains dans les miennes ; un bon regard dans le vôtre, bien franc ; maintenant asseyez-vous là, nous allons causer, voulez-vous... ?

Oui, je vous connais bien, vous êtes un bon garçon ; votre enfance a été chrétienne : vous avez eu une excellente mère, qui vous prenait tous les soirs sur ses genoux ; et là, avec un fin sourire, joignait vos petites mains : "Maintenant Jean, Raoul, René... (peu importe le nom), tu vas faire une bonne prière !"

Et, dans votre longue chemise de nuit, avec vos cheveux très doux sur les épaules, comme un petit ange de Dieu, vous disiez avec une flamme dans vos yeux, un *Notre Père*... un *Je vous salue, Marie*... et puis vous ajoutiez : " *Mon Dieu, je vous recommande papa, maman, mon frère, ma sœur, et faites-moi la grâce de passer une bonne nuit... Ainsi soit-il.*"

Enfin, on embrassait maman à tour de bras, dans l'oreille ; le marchand de sable passait, et on mettait bébé au lit.

C'est pas vrai.....? ?

* * *

Maintenant bébé a grandi, il a des moustaches en croc, belle allure, et le sol résonne sous son talon !

Vous êtes un homme, et vous êtes resté bon. Quand votre mère, votre femme, votre sœur parlent de vous, elles ont une manière très touchante de dire..... René...? Raoul... ? Ah ! si vous saviez comme il est bon !

Pourtant il y a des trous dans votre vie : il y a des choses qui ne se suivent pas.

Ainsi je vois d'ici un Crucifix à la tête de votre lit ; vous faites, devant lui, un signe de croix, le matin en vous levant, le soir en vous couchant ; c'est votre *bonjour*, votre *bonsoir* au bon Dieu..... L'homme a grandi et..... la prière a repétissé... Mais je ne vous taquinerai pas trop là-dessus, car, car il y a bien plus grave.

.....Ah !... le gaillard !..... Vous voyez où je veux en venir, et vos doigts battent une charge sur vos genoux !.... Vous sentez n'est-ce pas le raisonnement simple, d'une évidence enfantine, qui va vous saisir.

Allons ! ne reculez pas ; un homme doit regarder les choses bien en face..... je continue.

Vous accompagnez votre femme à l'église, vous trouvez tout naturel qu'elle vous dise : "Tu sais, mon loup, demain j'irai à la messe de sept heures pour faire mes Pâques..... N'oublie pas de réveiller ton fils à sept heures et quart ; ils doivent faire les siennes à huit heures et demi à l'église..... Veille surtout à ce qu'il ne soit pas en retard, il est tellement lambin....!"

Vous trouvez naturel que votre femme fasse ses Pâques, que votre fils fasse les siennes.....

Dites donc !.... Vous ne savez pas....? Je trouverais très naturel aussi que vous fissiez les vôtres !.....

Taratata !.....pas de tangente !..... Court et bon.....

Êtes-vous chrétien, oui ou non.....?

Ou bien, êtes-vous une boîte vide avec une étiquette seulement ?

Ete
Ete

Car
feriez-
Qu'
dites :
dire,
encore
vous...
je sera
Mes
Et j
absolu
Pou
ses... d
vez-voi
pas pai
Tene
les pied
Il y a
vos Pâc
La p
terrible
d'un so
d'un co
curé qu
La se
beaucot
comme
années..
Mon
pauvre
donc de
Levez
église,
importe
serez du
mourir c

Etes-vous chair ou poisson ?

Etes-vous un homme !... ou un mouton ?.....

* * *

Car enfin je veux une réponse !..... Pourquoi ne feriez-vous pas vos Pâques ? ?.....

Qu'est-ce que j'entends... ? "*Plus tard ?.....*" vous dites : "*Plus tard ? ?*" Mais savez-vous ce que veut dire, *plus tard ?* Cela veut dire : "Seigneur, je suis encore trop jeune, trop beau pour vous..... je viendrai à vous..... quand le monde ne voudra plus de moi, quand je serai catarrheux !....."

Mes félicitations !....."

Et puis, dites-donc, votre réponse ne vaut rien..... absolument rien !

Pour dire *plus tard*, il faudrait être sûr de trois choses... de Dieu..... du temps..... et de vous-même. Pouvez-vous affirmer que l'année prochaine vous ne serez pas parti pour le grand voyage ?.....

Tenez ! n'allons pas si loin ; voulez-vous que je mette les pieds dans le plat... ?

Il y a deux raisons pour lesquelles vous ne faites pas vos Pâques.

La première..... c'est que vous avez peur !..... barbe terrible, vous avez une peur plus terrible encore... peur d'un sourire !... peur d'un haussement d'épaules !... peur d'un confessionnal qui craque !... peur de causer avec un curé qui n'a pourtant encore dévoré personne !

La seconde raison, c'est que peut-être vous n'avez plus beaucoup de foi... Chez vous, le sentiment religieux est comme un membre qu'on aurait ficelé pendant des années... il ne fonctionne plus.....

Mon pauvre Jean !... Mon pauvre Joseph !... Mon pauvre Raoul !... vous êtes un si bon garçon ! tâchez donc de le faire revivre ce sentiment-là !

Levez-vous demain à six heures ; vous irez dans une église, vous trouverez un prêtre, jeune ou vieux, peu importe !..... l'homme ne compte pas ; vous vous confesserez du meilleur de votre cœur, comme si vous deviez mourir cinq minutes après.

Et alors vous sentirez, dans l'intime de vous-même, quelque chose de très doux, ce sera le *merci* de Jésus qui veut les âmes, et qui est obligé de *perdre* les bons garçons, quand ils sont bons garçons pour tout le monde..... excepté pour lui !.....

Semaine Religieuse de Montréal.



Une Fondation Eucharistique Canadienne.



Les Servantes de Jésus-Marie

SOUSSION A L'EGLISE



ETTE sainte volonté de Dieu ne devait pas tarder à se manifester par les circonstances. Jusqu'alors les trois fondatrices ne portaient pas de costume religieux. Le public ne voyait encore en elles que des personnes pieuses vivant ensemble pour s'entr'aider. Leurs parents et d'autres personnes allaient les visiter, leur portant de l'ouvrage ou quelques présents. Vû l'exiguïté du local, il fallait recevoir ces visiteurs dans la salle de communauté, ce qui portait préjudice au recueillement et au silence. Il devenait donc nécessaire d'établir une ligne de démarcation entre ce public si bienveillant et des âmes qui devraient se livrer à la contemplation. En un mot il fallait les revêtir d'un habit religieux qui fit comprendre aux visiteurs qu'elles avaient un règlement à observer, et que, si les relations avec le dehors devenaient plus restreintes, en revanche les sœurs prieraient avec plus de ferveur pour leurs bienfaiteurs et ceux qui demandaient leurs prières.

La Providence semblait aussi indiquer le moment de faire un nouveau pas. Mais ce pas devait les faire sortir de la vie commune des fidèles pour entrer sur un nouveau terrain, terrain strictement réservé, de la vie religieuse, et où personne ne peut s'aventurer sans la permission de l'Eglise.

Le
sante
à sa d
Ce
de Sa

expliqu
prier pe
de la sa
l'laissa e
dévelop

Le temps était donc venu de parler de l'œuvre naissante au premier Pasteur du diocèse, et de s'en remettre à sa décision.

Ce fut le directeur qui se chargea de porter aux pieds de Sa Grandeur les humbles désirs de ses pénitentes. Il



S. G. Mgr Duhamel, Archevêque d'Ottawa.

expliqua leur attrait pour la vie réparatrice, leur zèle à prier pour la conversion des pécheurs, pour l'exaltation de la sainte Eglise et les besoins spirituels des prêtres. Il laissa entrevoir l'espérance que ce petit noyau pourrait se développer, peut-être devenir une congrégation, ou du

moins une réunion d'âmes ferventes se groupant autour d'un tabernacle et s'engageant mutuellement à la prière et à la pénitence.

Il ne fut cependant pas question dans ce premier entretien de ce qui, au fond des cœurs, était l'objet des vœux les plus ardents, c'est-à-dire que ces prières se fissent devant le très saint Sacrement perpétuellement exposé. On se jugeait si indigne d'un tel honneur, qu'on n'osait en parler. Le directeur lui-même ignorait à ce moment là qu'il y eût des communautés de femmes jouissant d'une telle faveur. Exposer un tel but paraissait au directeur une prétention tellement exorbitante et irréalisable que les paroles expirèrent sur ses lèvres lorsqu'il voulut le laisser connaître à Mgr l'Archevêque. Peut-être aussi était-il mieux de laisser à Dieu le soin de manifester sa volonté sur ce point comme sur les autres.

Cependant pareille confiance ne pouvait trouver auditeur plus bienveillant que Monseigneur l'archevêque d'Ottawa. Deux qualités, en effet, dominant dans la carrière épiscopale de Monseigneur Duhamel. C'est d'abord une volonté énergique pour le bien. Il veut le bien, il le procure, et à l'égard de ceux qui y travaillent, il met en pratique le conseil de l'Apôtre : *N'éteignez pas l'Esprit.* (1 Thess. v. 19.) ce qui veut dire : Laissez l'Esprit de Dieu susciter les œuvres qu'il juge utiles et choisir ses instruments.

Mais en même temps, et c'est là cette seconde qualité dominante, Monseigneur d'Ottawa agit avec une rare prudence et sans aucune précipitation. Il semble avoir pris également pour règle de conduite cette parole de l'Apôtre saint Jean (4-1) : *Eprouvez les esprits pour voir s'ils viennent de Dieu.* Connaissant parfaitement combien est utile, nécessaire même, une œuvre toute de prière et de réparation et quel bien elle pourrait apporter à son vaste diocèse, il était d'avance favorable à un tel projet. Aussi l'exposé qui lui en fut fait, quoique singulièrement mutilé, comme je viens de le dire, par la timidité de celui qui le présentait, fut-il tout d'abord loué par sa Grandeur : C'est, dit-il, un sujet bien digne d'exercer le zèle d'un prêtre. Développez ce projet qui n'est encore qu'en enfance, et plus tard j'agirai suivant les circonstances. Priez, consultez la volonté de Dieu que je chercherai moi aussi.

Not
patern
Grand
sivem
sions
sant p
fois ac
jugeai
au jo
conse
diquar
tion à
dans
d'épre
v r a n
d'une
efficac

Ah
rendes
vous
sons
chaque
nédict
pour
archev

LA PRE

Mon
l'arche
prit de
nécessi
tune r
sion d'
le du

Cett
l'Ascer
trice.
reçure
de nov
fut le c
toucha
et d'un

Nous verrons par la suite de ce récit avec quelle bonté paternelle, mais en même temps avec quelle prudence sa Grandeur fut fidèle à ce programme, accordant successivement et progressivement les faveurs et les permissions dont l'œuvre avait besoin pour se développer, refusant parfois, lorsqu'on voulait aller trop vite, et d'autres fois accordant plus qu'il ne lui était demandé, parce qu'il jugeait le temps venu d'une nouvelle faveur : donnant aujourd'hui un conseil, demain indiquant une direction à suivre, et dans les moments d'épreuve, couvrant l'œuvre d'une protection efficace.

Ah ! mes révérendes sœurs, que vous avez de raisons de demander chaque jour les bénédictions du ciel pour votre digne archevêque !

LA PREMIÈRE VÊTURE

Monseigneur l'archevêque comprit dès le début la nécessité d'un costume religieux. Aussi donna-t-il au directeur la permission d'en choisir un et d'en revêtir les habitantes de l'établissement du *Petit Jésus*.

Cette cérémonie se fit le soir du 23 mai 1895, jour de l'Ascension et veille de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice. Sœur Marie-Zita de Jésus et sœur Marie-Delphine reçurent l'habit de professes, sœur Marie-Véronique celui de novice, et sœur Marie-Eustelle celui de postulante. Ce fut le curé de la paroisse qui présida cette humble mais touchante cérémonie. Il était accompagné de son vicaire et d'un autre prêtre.



Notre-Dame des Neiges

Cet habit qui devait désormais les séparer du monde, se compose d'une robe de laine blanche, d'un long scapulaire également de laine blanche, orné sur le devant des lettres J. M. entrelacées, J en rouge, M en bleu ; une ceinture bleue, une guimpe blanche avec bandeau, et un long voile noir. Puis une croix en argent sur la poitrine, un anneau en argent à l'annulaire de la main droite et un long chapelet accroché à la ceinture. Pour l'assistance aux offices, ce costume se complète d'un long manteau bleu de ciel.

Les novices reçoivent un voile blanc au lieu d'un voile noir, et ne portent ni croix ni anneau.

Pour la cérémonie de la profession, le célébrant met sur la tête de la nouvelle professe une couronne formée de longues épines, symbole de la vie réparatrice qu'elle doit désormais unir à celle du divin Réparateur.

Chaque année on célèbre, le 24 mai, le joyeux anniversaire de la première vêtue. On met au milieu du réfectoire une petite table boiteuse portant quelques ustensiles de ménage, et un petit poêle de cuisine sur lequel on ouvre un vieux parapluie, souvenirs de l'extrême pauvreté et des misères de l'événement. Au repas, les sœurs ont un *Deo gratias*, et les anciennes racontent aux nouvelles la signification de ces reliques des premiers jours, afin de s'entretenir dans l'amour de la sainte pauvreté.

LE NOM

Il y eut délibération sur le nom qu'il convenait de donner à l'institut naissant. Ce nom devait en indiquer le but et le genre de vie.

Le modèle de cette vie intérieure ne pouvait être que la sainte Famille de Nazareth, dans laquelle chaque action, chaque parole, chaque pensée, chaque soupir et chaque larme était un hommage à Dieu le Père, et une prière pour le salut des hommes. Il fut donc convenu que les religieuses du nouvel institut se considéreraient comme des servantes engagées au service de la sainte Famille, et porteraient désormais le nom de *Servantes de Jésus-Marie*.

SUPÉRIEURE ET MÈRE-SERVANTE

Le lendemain de la prise d'habit, en la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, sœur Marie-Zita de Jésus fut nommée supérieure. Elle se jeta aussitôt aux pieds de la statue de Marie Immaculée, suppliant cette bonne Mère de vouloir



SUJETS D'ADORATION

A L'USAGE

des Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement.

No 47

L'agonie de Jésus au Jardin des Oliviers.

I. — Adoration.

Ame chrétienne, qui désirez méditer sur la douloureuse Passion du Sauveur, nulle part vous n'en approfondirez mieux le mystère, vous n'en saisirez mieux la réalité, l'intensité et l'étendue qu'au pied de l'Eucharistie qui en est le mémorial permanent et la reproduction vivante. C'est au Jardin des Oliviers que ce mystère commence; c'est donc là que votre amour compatissant doit aller trouver Jésus pour le suivre dans la voie douloureuse dont le terme est le Calvaire.

Représentez-vous Jésus sortant avec ses Apôtres du Cénacle où, sur le point de mourir, Il vient de leur donner le dernier gage d'un amour plus fort que la mort elle-même. Ayant franchi l'entrée du Jardin, il prend avec Lui trois d'entre eux, les plus aimés et jusque-là les plus fidèles, et, les conduisant à l'écart, Il leur dit sur le ton d'une indicible angoisse: "*Mon Père,*

s'il est possible, que ce calice passe loin de moi !"

Mais non, ce calice il le faut boire et l'épuiser jusqu'à la lie ; l'heure est venue où la justice divine va satisfaire ses exigences inexorables contre l'humanité dont les crimes sans nombre et les souillures sans nom ont mis le comble aux délais de la miséricorde, et réclament impérieusement une expiation définitive. Et c'est Jésus, le Saint des saints, le Fils de Dieu, c'est Dieu lui-même qui porte à ses propres yeux l'écrasante responsabilité, le fardeau accablant de toutes les iniquités du monde.

Ah ! contemplez l'innocente Victime qui se livre pour vous, pécheur, aux coups de la justice divine ; voyez l'anéantissement auquel elle se réduit, la douleur qui oppresse, torture et brise son âme au point de faire jaillir de son corps une abondante sueur de sang. Prosternez-vous à côté d'elle et, dans cette attitude, honorez avec elle la sainteté divine, adorez sa justice et confessez votre malice et votre néant.

II. — Action de grâces.

Si vous considérez pour qui et pourquoi Jésus agonise, vous comprendrez quelle doit être envers Lui votre reconnaissance et dans quelle mesure vous le devez aimer. Or c'est pour vous que Jésus souffre, pour vous qu'il est humilié, pour vous qu'il se livre, innocente Victime, à toutes les rigueurs du ciel ; c'est en votre lieu et place, en votre nom, chargé de vos dettes, en portant toute la honte et toutes les obligations, qu'il se présente devant son Père devenu son Juge, et qu'il attend, humble et soumis, son arrêt. Et cette dette qui n'est point la sienne, cette dette dont vous seul êtes responsable et dont vous êtes insolvable, Il la veut payer pour vous. Lui la sainteté et l'innocence, Lui la rectitude et la vérité, Lui l'amour et le dévouement, il vient expier vos infidélités et vos souillures, vos erreurs et vos mensonges, votre égoïsme et votre lâcheté, toutes les corruptions, toutes les dépravations de l'esprit et du cœur humain, toutes les révoltes de l'orgueil, toutes les satisfactions de la sensualité, toutes les cupidités, les convoitises, les haines accumulées depuis l'origine des siècles dans le cœur de l'homme et dont les flots impurs ont franchi d'âge en âge les digues de ce cœur et fait irruption au dehors pour répandre à travers le monde la

désolation et la mort. Tout cela Jésus, ce Jésus impuis-
sant et vaincu du Jardin des Olives, il va l'anéantir et le
détruire ; mais à quel prix ? Au prix de son propre
anéantissement, car vous savez que l'agonie du Jardin
des Olives n'est que le premier pas dans cette voie d'im-
molation et de destruction qui doit aboutir pour Jésus à
la mort sur le Calvaire, et cette sueur de sang qu'un
prélude à l'effusion totale qu'il s'apprête à faire de son
sang rédempteur.

Oui, c'est dans ce sang qu'il veut et doit noyer vos
iniquités ; il y a dans ce sang une vertu telle, que par
lui la justice de Dieu sera pleinement satisfaite, ses
droits seront surabondamment vengés, l'humanité tota-
lement purifiée.

Ah ! rendez grâces à Celui qui vous sauve et qui, pour
vous sauver, n'a pas craint de tout perdre, jusqu'à
donner sa vie, c'est-à-dire jusqu'à se donner Lui-même :
*Qui dedit semetipsum pro nobis, ut nos redimeret ab
omni iniquitate.* (Tit., 14.)

III. — Réparation.

Si l'agonie de Jésus nous dit son amour pour les
hommes, elle nous révèle aussi la malice des hommes,
leur monstrueuse ingratitude ; car ce qui fait l'agonie
de Jésus, ce qui tout à l'heure le livrera sans défense à
la merci de la soldatesque brutale et, après des oppro-
bres et des ignominies sans nom, le clouera sur la Croix
et l'y fera mourir, c'est uniquement ce fait souveraine-
ment monstrueux de l'homme, qui se nomme le péché.
Le péché qui, de sa nature, est la violation et le mépris
des droits de Dieu, un outrage direct à sa sainteté
autant qu'à sa bonté ; le péché qui renverse tout l'ordre
primitif et providentiel établi par la sagesse souveraine
de Celui qui a créé toutes choses pour lui, pour son
service, pour sa gloire ; le péché, mal universel en
même temps qu'individuel ; le péché, qui n'est pas seu-
lement l'œuvre d'un siècle ni le fait d'un seul homme,
mais l'œuvre de tous les siècles, le fait de tous les hom-
mes.

Voilà ce qui fait l'agonie de Jésus, ce qui, comme un
fardeau écrasant, opprime son humanité et fait jaillir de
son corps une sueur sanglante ; car le péché, ce mal im-
mense, qu'aucun moyen humain n'est capable de guérir,
il a entrepris à Lui seul de le réparer. Il en a accepté toute

l'expiation, la responsabilité et la honte. Ah ! pourrez-vous jamais concevoir ce qu'il y eut d'indiciblement humiliant pour Celui qui était la justice et la sainteté même, d'être couvert de nos souillures, chargé de nos iniquités, et d'être devenu aux yeux de Dieu comme une incarnation du péché ? Non, toutes vos larmes, fussent-elles couler votre vie entière, ne sauraient expier l'humiliation si profonde et si réelle que vous avez personnellement infligée au Sauveur par vos péchés. Ah ! prosternez-vous de nouveau, par la pensée, à ses côtés, vous abaissant plus encore, s'il se peut, que Lui-même ; détestez et reniez pour toujours le péché qui fait agoniser Jésus, en attendant qu'il le fasse mourir. Ou plutôt prosternez-vous en réalité devant le même Sauveur anéanti sous les saintes espèces, victime et rançon permanente des péchés du monde, et offrez, en union avec Lui, à la sainteté et à la justice divine les réparations qu'elle réclame, à tant de titres, de la part des pécheurs.

IV. — Prière.

Détestez le péché, mais demandez aussi la grâce de le fuir à l'avenir, car, pour en comprendre la laideur, pour en concevoir la malice, vous n'êtes pas pour cela à l'abri de ses atteintes : pécheur hier, vous le serez encore aujourd'hui et demain si la grâce de Jésus, cette grâce accordée à la vigilance et à la prière, ne vient vous soustraire à l'influence de l'ennemi de tout bien, et, si elle ne va pas jusqu'à écarter la tentation, vous rendre assez fort pour en triompher. Cette grâce, elle est l'un des fruits bénits de l'agonie de Jésus : conjurez-le de vous l'accorder au nom de l'amour d'où elle procède.

Demandez à Jésus cette autre grâce qui découle aussi du mystère de son Agonie, la persévérance humble, confiante, patiente, infatigable dans la prière, malgré ses aridités, ses difficultés, malgré le peu de goût qu'y peut trouver votre âme, malgré les tentations mêmes qui peuvent l'y assaillir. Vous souvenant alors de l'oraison douloureuse et prolongée de Jésus au Jardin des Oliviers, vous unissant à la prière incessante qu'il adresse à son Père du fond de chaque tabernacle, en chacune des hosties où il réside, humilié et anéanti, vous puiserez dans ce souvenir et cette union la force de persévérer dans la prière et trouverez dans cette persévérance même des trésors de grâce et de sanctification.

bien
à ja
serai
ses s
Ce
relat
plov
qu'o
naut

Le
mièr
nasti
été t
quen
vinre
vrai,
mais
fallai
voul

En
maisc
des A
Mass
Souv
porte
voul
ment

Ma
génér
Vous
ne sa
vous :
lait de
prière
fût le

Et :
quelq
jamais
l'occa
que ce

bien accepter pour elle-même le titre de supérieure, d'être à jamais la vraie maîtresse de la maison, ajoutant que ce serait assez pour son indigne servante d'être appelée par ses sœurs la *Mère-Servante*.

Ce fut désormais l'expression employée ; et si, pour les relations extérieures, il est plus commode souvent d'employer le mot de *supérieure*, c'est celui de *mère-servante* qu'on emploie de préférence dans l'intimité de la communauté.

LES CARESSÉS DE LA PROVIDENCE

Lorsque les nouvelles religieuses parurent pour la première fois dans l'église de Masson avec leur costume monastique, personne ne fut étonné. Quoique la chose eût été tenue secrète, on semblait s'y attendre, et les conséquences prévues se réalisèrent. Les visites à l'étable devinrent en effet plus rares. On venait encore, il est vrai, demander des prières ou apporter des provisions, mais on se retirait promptement, comprenant qu'il ne fallait pas troubler le recueillement de ces âmes que Dieu voulait toutes à lui.

En retour, Marie Immaculée, en vraie Maîtresse de la maison, pourvoyait à tout. Il semblait que par le moyen des Anges Gardiens, elle inspirât aux bons habitants de Masson d'apporter ce dont les sœurs avaient besoin. Souvent celles-ci, en rentrant de l'église, trouvaient à leur porte un paquet apporté par une âme charitable qui voulait rester inconnue ; et ce paquet contenait précisément ce qui manquait le plus à la sœur cuisinière.

Mais aussi, au milieu de quelle population de cœurs généreux la Providence vous avait placées, mes sœurs ! Vous receviez bien des marques de sympathie, mais vous ne saviez pas tout. Vous ignoriez jusqu'à quel point on vous aimait à Masson, avec quel attendrissement on parlait des *bonnes sœurs*, quelle confiance on mettait en leurs prières et comme on était fier que cette petite paroisse fût le berceau d'une si belle œuvre.

Et si dans ce concert d'affectueux sentiments il y eut quelques très-rares voix discordantes, (le diable ne reste jamais en repos) ce fut tout juste assez pour vous fournir l'occasion de pardonner et d'oublier. Oh ! les braves cœurs que ceux de Masson !

(à suivre).

UNE MESSE A L'AUTEL DU CALVAIRE.



E viens d'offrir le saint sacrifice sur l'autel du Calvaire. La sainteté du lieu m'a vivement pénétré. Quels souvenirs ! Je croyais voir arriver du côté de l'Orient un tumultueux cortège. Quatre soldats pouvaient à peine protéger l'un des condamnés contre la fureur de la foule. Qu'avait-il fait ? Sur une tablette portée devant lui était gravée l'histoire de ses crimes : JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS. Sous une auréole de sang, à travers les insultes de la brutalité des valets ou des soldats avaient multipliées, la face auguste du divin Condamné rayonnait de calme, de douceur, de résignation et d'amour. On sentait que dans son abaissement il était plus fort que ses meurtriers. Tout respirait en lui la majesté d'un roi, d'un Dieu, et cependant il avait la faiblesse de l'homme, car on venait de requérir un paysan pour l'aider à porter l'instrument de son supplice.

Du haut des remparts la foule indifférente et curieuse le regardait. Du doigt les mères le montraient à leurs enfants, comme Jean-Baptiste l'avait montré à Israël. Elles ne disaient pas : "Voilà l'Agneau de Dieu, qui porte le péché du monde," mais elles le contemplaient en pleurant, et il était bien cet agneau mystérieux, généreusement résigné à porter et à ôter tous nos crimes.

Au lieu même où j'étais prosterné, qui s'appelait le *lieu du Crâne*, les bourreaux s'arrêtèrent sans avoir prévu d'avance le lieu de l'exécution et uniquement parce que JÉSUS ne pouvait aller plus loin. Dans ces coups de main de l'effervescence et de la tyrannie populaire, tout marche un peu au hasard, comme la violence.

La foule resta au bas de la petite éminence, du côté de l'Orient. A l'Occident s'étendait le jardin de Joseph d'Arimathie à travers de grandes inégalités de terrain, la partie attenante au Golgotha étant plus basse que la partie s'éloignant vers l'Occident, comme il est aisé de

s'en
qui lo
archa

On
mélan
mais s
d'espr
sacrifi

Ici
de dor
missa
élevé
il dem
ciel ir
entre

Nat
multit
dant
proph
nécess
que j'
ments
qu'ils

Aut
formé
suppli
Jésus
chent
une d
brigar
compr
énerg
vemer

s'appr
plein
cœurs
Madel
discipi

Il y
Les
vingt
leurs

s'en convaincre en montant les degrés de la petite rue qui longe la mosquée Omariyeh, ou en visitant le patriarchat des grecs schismatiques.

On offrit aux condamnés une boisson étourdissante, mélange de vin et de myrrhe. JÉSUS y trempe ses lèvres, mais sans en boire ; il voulait conserver toute sa liberté d'esprit au milieu des plus vives douleurs et offrir son sacrifice sans éviter aucune de ses amertumes.

Ici même où je prie, on le coucha nu sur l'horrible lit de douleurs. Des clous fixèrent au bois ses membres frémissants. L'arbre de vie, avec son fruit sanglant, fut élevé lentement de terre pour retomber dans la fosse où il demeura planté, montrant à la foule tumultueuse et au ciel irrité le Juste courageux, résigné, magnanime, qui entre ses bras réconciliait Dieu à l'humanité.

Naturellement les crucifiés durent être tournés vers la multitude qui était à l'Orient, JÉSUS mourut en regardant le temple où l'on immolait l'agneau pascal, figure prophétique et périssable du sacrifice universel et seul nécessaire qu'il offrait lui-même en ce moment. Le cri que j'entendis sortir de son Cœur nous dit ses sentiments : "Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font !"

Autour de la roche sanglante des groupes se sont formés. Les soldats assis se partagent les vêtements des suppliciés et tirent au sort la tunique sans couture de JÉSUS. Les meneurs de ce sacrilège complot se rapprochent pour voir leur œuvre, et triomphants, ils jettent une dernière insulte à la grande victime. Les deux brigands se joignent au sacrilège concert, mais l'un d'eux comprend ce qu'il y a d'odieux dans ces outrages et énergiquement il proteste, réussissant par ce bon mouvement à voler même le ciel. Cependant quelques amis s'approchent pour dire au divin maudit, dans leur regard plein de sympathie et de tendresse, qu'il y a encore des cœurs assez fidèles pour l'aimer dans son délaissement. Madeleine est là avec Marie de Cléophas et Jean le disciple bien-aimé.

Il y a aussi sa mère ! Quelle compassion !

Les soldats les repoussent brutalement. Mais, chassés vingt fois, ils se rapprochent encore. S'ils pouvaient de leurs mains soutenir cette tête aimée qui cherche inuti-

lement un appui pour son dernier sommeil ! Les ombres de la mort commencent à l'entourer.

Le regard si doux et si pénétrant du Maître se voile. On dirait que l'éclipse atteint les profondeurs mêmes de son âme : " Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? " O JÉSUS, est-ce vous qui avez dit ce mot ? Oui, et si je le médite, je vois qu'il n'est pas un blasphème, mais le cri héroïque de votre amour éprouvé. Le Père vous abandonne, et vous ne le reniez pas. "*Mon Dieu, mon Dieu,*" répétez-vous pour nous faire entendre que sous les coups redoutables de sa justice vous n'avez pas perdu le sentiment de votre union intime et indissoluble avec lui.

Le soleil voile sa face, ces mêmes rochers que je touche de mes genoux s'entr'ouvrent, la nature entière est bouleversée. JÉSUS laisse tomber sa tête et meurt en disant : " Père, je remets mon âme entre vos mains." Tout est accompli, les prophéties, l'expiation, le sacrifice, le salut. Et c'est ici même que tout cela a eu lieu.

En consacrant le pain et le vin mystiques, je viens d'en perpétuer le souvenir et la salutaire réalité. Car enfin l'Eucharistie n'est pas autre chose que JÉSUS saisi dans l'acte même de son sacrifice et continuant sur l'autel auprès de son Père sa supplication puissante, son intercession miséricordieuse de la Croix.

A nous de le prendre et de le manger dans cet état suppliant, d'Hostie, de Rédempteur. Voilà le seul pain nécessaire à la vie, Pain céleste descendu en terre pour nourrir l'humanité. Celui qui se l'assimile par l'acte de foi et la communion morale dont la participation au Sacrement est l'expression la plus complète, a la vie en lui. Ne possède-t-il pas l'Expiateur suprême qui supprime la mort ? Porter en soi JÉSUS dans l'acte de son sacrifice, n'est-ce pas opposer au Père le tout-puissant supplicateur contre lequel il ne peut rien ? Si j'ai péché par orgueil, sensualité, convoitise, révolte, n'ai-je pas le droit de réparer l'offense en mettant en moi celui qui a été humilité, douleur, dénuement, soumission sans bornes ? Je prends ma rédemption sur cette croix où il l'a attachée. Si, dans la balance de l'éternelle justice, je jette ses vertus, ses souffrances, son expiation, quel qu'ait été mon crime, n'y a-t-il pas là plus qu'il ne lui faut pour

lui f
géné
moy
de v
âmes
entie
hosti
bien
mes
ment
ta n
univ
uniq
pens
plein
avait



I

TE
sacré
prop
tère
pieu
si gé
à ce
plus
cace
com
Le I
pou
fois,
form
tion,
cent
Bur

lui faire un infini contrepois ? Le point est de formuler généreusement l'acte de foi et d'amour qui est l'unique moyen de saisir le Pain céleste suspendu au nouvel arbre de vie. Que je voudrais le faire ici pour moi, pour les âmes qui me sont chères, pour l'Eglise, pour le monde entier ! Je n'ai jamais senti Dieu de si près. La blanche hostie, c'était le corps décoloré du Maître ; ce calice était bien celui de son sang vermeil. La liturgie mettait sur mes lèvres les belles paroles qui furent le dernier testament de JÉSUS : "Femme, voilà ton fils ; et toi voilà ta mère !" Je saluais avec effusion cette maternité universelle de MARIE qui n'enlève rien à la médiation unique et seule nécessaire de JÉSUS. Et à travers ces pensées ou ce ravissement intérieur, mon œil stupéfait et plein de larmes était fixé sur la pierre même qui jadis avait été le théâtre de ces scènes sanglantes et salutaires.

Mgr. Le Camus.



LA VOIE DOULOUREUSE

D'après les Révélations de Catherine Emmerich

TEL est le titre d'un très pieux opuscule dont la cinquième édition vient de paraître, et qui, en ce temps consacré à méditer les souffrances du Sauveur, est bien propre à faire pénétrer les âmes chrétiennes dans ce mystère d'amour et de salut. Il est tiré des révélations de la pieuse vierge, Catherine Emmerich, qui porta elle-même si généreusement les plaies sanglantes de son Maître, et, à ce titre, il ajoute aux récits de l'Évangile les détails les plus vifs et les plus touchants. Ce serait un apostolat efficace que de distribuer à profusion ce petit livre dans les communautés et les paroisses, à cette époque de l'année. Le prix en est de 2 cents seulement ; toutefois, nous ne pouvons envoyer par la poste moins de 5 exemplaires à la fois, mais on peut assortir cet opuscule avec d'autres pour former ce nombre. — S'adresser au *Bureau de la Réparation*, 390, rue Panet, Montréal, où se trouve le dépôt central des opuscules de propagande, — ou bien à notre *Bureau des Œuvres eucharistiques*.

Il va Venir !

Cantique avant la Communion.

Solo. *p*

(la = sol.) Il va ve - nir! .. Mon cœur plein d'al - lé - ges - se

Semble du ciel re - flé - ter la splen - deur; Au loin s'en - fuit la

crainte et la tris - tes - se, Et je fré - mis de joie et de bon -

mf *dolce*

heur: C'est qu'en ce jour bé - ni, mal - gré notre in - di - gen - ce, Dieu

même, le Très Haut, à nous viendra s'u - nir! Oh! qu'il est doux, ce

mf *ces -*

cen *do* *f*

mot de joie et d'es - pé - rance: Il va ve - nir! Il va ve - nir!

Adagio con anima.

Chœur. *p*

C'est qu'en ce jour bé - ni, mal - gré notre in - di -

C'est qu'en ce jour bé - ni, mal - gré notre in - di -

gen - ce, Dieu mé - me, le Très Haut, à nous viendra s'u -

gen - ce, Dieu mé - me, le Très Haut, à nous vien -

ni

dra

ran

The musical score consists of three systems of staves. The first system has a vocal line and a piano accompaniment line. The second system continues the vocal line and piano accompaniment. The third system features a vocal line with lyrics and a piano accompaniment line. Dynamics include *cres.*, *dim.*, and *pp*. The lyrics are: "nir! Oh! qu'il est doux, ce mot de joie et d'es-pé- dra s'nir! Oh! qu'il est doux, ce mot de joie et d'es-pé- ran- ce: Il va ve - nir! Il va ve - nir! ran- ce: Il va ve - nir! En nous il va vo - nir!"

Il va venir, le Dieu de ma jeunesse,
 Qui de mon cœur reçut le premier don,
 En qui mon âme, aux heures de faiblesse,
 N'a rencontré qu'indulgence et pardon.
 O séraphins de feu, prêtez-moi votre flamme
 Pour le louer sans fin, l'aimer et le bénir ;
 Et vous, ô Vierge sainte, ah ! préparez mon âme :

Il va venir ! (*bis*)

Il va venir !... Dans une âme infidèle
 Vous recevrais-je, ô Dieu de sainteté ?
 Non, non, de vous un mot la renouvelle
 En lui rendant sa grâce et sa beauté.
 Je ne craindrai donc plus l'excès de ma misère :
 Si Dieu m'appelle à lui, c'est qu'il veut me guérir.
 Ce doux Samaritain, ce tendre ami, ce père,

Il va venir ! (*bis*)

Il va venir !... Depuis longtemps l'aurore
 Dore et blanchit les cimes d'alentour.
 Autour de moi tout chante et se colore :
 Fut-il jamais sur terre un plus beau jour ?
 Le temple s'illumine, et le festin se dresse ;
 Le peuplé est à genoux, et le ciel va s'ouvrir.
 Miracle de l'amour ! prodige de tendresse !

Il va venir ! (*bis*)

Fleurs Eucharistiques de la Nouvelle-France

Catherine de Saint Augustin

Religieuse de l'Hotel-Dieu de Québec



CATHERINE de Longpré, au témoignage de ses historiens, fut jugée assez instruite et raisonnable pour faire sa première communion dès l'âge de huit ans. " Sous l'habile direction du Père Malherbe, lisons-nous dans *l'Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec*, elle se prépara à ce grand acte avec des sentiments de foi et de piété qui laissèrent des impressions sur tout le reste de sa vie. Il s'opéra un travail merveilleux dans cette âme sans tache qui ne mettait aucun obstacle aux opérations de la grâce. Notre jeune communicante sentit croître en elle, avec une nouvelle vigueur, le désir de devenir une sainte."

Quatre ans après elle quittait avec une sœur aînée la maison paternelle pour aller s'enfermer dans le monastère des hospitalières de Bayeux, où elle fut reçue religieuse, à l'âge de seize ans. Elle prit en religion le nom de Sœur Catherine de Saint-Augustin. Encore novice, Sœur Catherine avait obtenu la faveur de communier aussi souvent que les professes, et l'on remarqua qu'elle en profitait beaucoup.

Nous la retrouvons, à l'aurore de sa vie religieuse, parmi les fondatrices de l'Hôtel-Dieu de Québec. " Quelle puissance soutenait cette jeune fille parmi ces labeurs qui semblent au-dessus de la nature humaine ? dit encore l'abbé Casgrain, auteur de *l'Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec*, après un exposé de la vie toute d'abnégation de ces héroïques femmes. L'amour de Dieu et du prochain, reprend-il, mais un amour héroïque, un amour plus fort que la mort, qu'elle retrempe chaque jour dans l'oraison et dans l'Eucharistie." A la mère de St Augustin peuvent bien s'appliquer

encore ce
 " Lorsq
 " che sor
 " ment d
 " bon Sa
 " du mall
 " avec d
 " des att
 " Lorsqu
 en 1660,
 de se réfi
 dans un c
 rester au
 des mala
 Augustin
 du cher a
 sort. "]
 " Raguer
 " prière c
 " de la m
 " qui éta
 " des Iro
 " Jésus-C
 " captive
 " brûlée
 " Jésus-C
 des pauvr
 dès son e
 Le bon M
 de visions
 dant ses l
 serait troj
 qu'il nou
 vant les
 Sainte du
 de la *Thé.*
 bientôt.

La Me
 sager "
 Chapelle

encore ces quelques lignes extraites du même ouvrage :

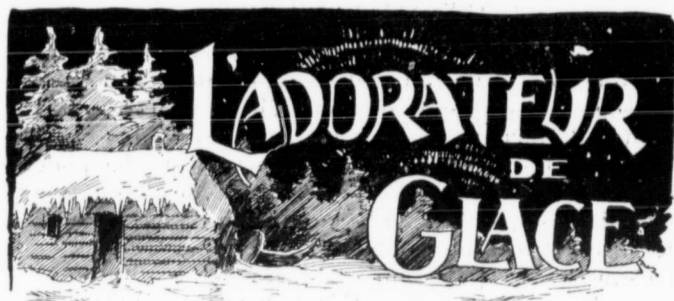
“ Lorsque, prosternée au pied des saint autels, elle approche son cœur du Cœur de Jésus-Christ, dans le sacrement de l’Eucharistie, c’est pour y puiser le baume du bon Samaritain qu’elle va ensuite verser sur les plaies du malheureux, avec d’ineffables paroles de consolation, avec d’incomparables exhortations, avec des soins et des attentions d’une tendresse toute maternelle.”

Lorsque les Iroquois mirent Québec en état de siège, en 1660, les religieuses de l’Hôtel-Dieu reçurent l’ordre de se réfugier pendant la nuit chez les Pères Jésuites, dans un corps-de-logis qui leur fut assigné. Il ne devait rester au couvent que quelques religieuses pour le soin des malades et de la maison. Mère Catherine de Saint Augustin enviait le poste périlleux de gardienne de nuit du cher asile, et elle fut plusieurs fois favorisée par le sort. “ Le plus puissant motif qu’elle avait, dit le Père Ragueneau, était de pouvoir en ces occasions passer en prière devant le Saint-Sacrement une plus grande partie de la nuit et de pouvoir consommer les saintes espèces qui étaient dans le saint ciboire, en cas d’une irruption des Iroquois, ou de mourir sur le lieu, martyr, portant Jésus-Christ dans son cœur, ou bien d’être emmenée captive par ces barbares, et de s’y voir abandonnée ou brûlée dans leur pays pour son Sauveur.”

Jésus-Christ dans l’Eucharistie et dans la personne des pauvres, était devenu l’unique objet de son amour, dès son entrée en religion, comme nous venons de le voir. Le bon Maître se plut, en retour, à favoriser sa servante de visions extraordinaires, après ses communions et pendant ses heures de garde devant le Dieu de l’ostensoir. Il serait trop long de rapporter ici toutes ces merveilles : qu’il nous suffise de les signaler et de faire rayonner devant les yeux de nos lecteurs la belle figure de cette Sainte du dix-septième siècle, digne émule en vertus de la *Thérèse de la Nouvelle-France* dont nous parlerons bientôt.

MARIE AYMONG.

La Messe mensuelle à l’intention des Abonnés du “Petit Messager” sera célébrée le Jeudi, 20 Mars, à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.



POUR étancher sa soif du salut des âmes, un missionnaire, le Père Augustin, était allé dans les régions de l'Extrême Nord, au pays désolé des Esquimaux.

Là, vivant comme l'un d'eux, il partageait leurs fatigues, leurs privations, et gagnait ainsi à la foi ces esprits grossiers mais sans malice. Un grand nombre déjà avaient laissé l'eau du baptême couler sur leurs têtes, et le Père Augustin était partout en grande vénération.

Il habitait, loin du village indigène, mais assez près du poste où les sauvages venaient échanger leurs fourrures, une misérable cabane. Une vieille couverture de peau d'ours, un traîneau et quatre chiens étaient toute sa richesse. Les sauvages lui donnaient pour se nourrir du fruit de leur chasse et de leur pêche.

Au sein même de ce dénuement, le généreux apôtre vivait heureux, partageant entre la prière et le zèle les heures d'une vie ignorée, mais féconde.

On était au cœur de l'hiver polaire. Depuis trois mois une nuit sans interruption couvrait l'immensité des plaines arctiques. En ce moment, une violente tempête ajoutait son horreur à celle des ténèbres. La neige, poussée par un vent glacé, avait comme enseveli la pauvre hutte, lui laissant comme unique issue le trou pratiqué à son sommet, pour servir à la fois, en temps ordinaire, de fenêtre et de cheminée.

An dehors, de terribles rafales tourbillonnaient en mugissant, comme la mer à l'entrée d'un gouffre, et l'aurore

boréale
tions gi
rasques
surgir,
et renai

Mais
avait v
secouri
la natu

offraien
Telle
dain br



pelaît p
tandis
de neige

Quelc
parois d
neau qu
frimas
hutte, a
son dos
doit éch
course,
sainte l'
dans sor
se résou
ministre

boréale, courant du nadir au zénith, prêtait des proportions gigantesques avec des formes étranges à ces bourrasques soulevées avec fureur. L'imagination y voyait surgir, s'élançer, s'étreindre, se combattre, s'évanouir et renaître tout un peuple de fantômes.

Mais la tempête pouvait rager, le Père Augustin en avait vu bien d'autres, et s'il fallait l'affronter pour secourir ses chers sauvages, il ne reculerait pas. D'ailleurs, la nature l'avait fait intrépide et les dangers ne lui offraient rien de nouveau.

Telles étaient les pensées qui l'agitaient quand un soudain bruit du dehors éveilla son attention. Une voix l'ap-



pelaît par son nom, dominant à peine le fracas du vent, tandis que grinçait en se rapprochant un bruissement de neige foulée.

Quelques instants après, un bras vigoureux secoue les parois de la cabane. Le Père retire en toute hâte le traîneau qui recouvre l'entrée, et un sauvage tout couvert de frimas et haletant de fatigue se laisse tomber dans la hutte, accueilli par les longs aboiements des chiens. A son dos est attaché un énorme paquet de fourrures qu'il doit échanger au poste voisin. Mais malgré la hâte de sa course, il s'est détourné de son chemin. Une mission sainte l'amène ici : un vieillard de sa tribu est mourant dans son village, à deux journées de marche ; il ne veut se résoudre à tenter le suprême voyage qu'assisté du ministre du Grand Esprit.

Tout en demandant quelques détails, le missionnaire ranime le feu pour l'hôte inattendu : il lui offre une tranche de pemmican, avec une tisane bien chaude de feuilles de bouleau. Il veut le retenir pour quelques heures, mais l'Esquimau est pressé d'arriver au poste, distant seulement de deux milles. "Écoute, Père, dit-il en repartant, la route est bien mauvaise. J'ai porté mon message parce que je l'ai promis. Agis comme le grand Esprit t'inspirera, et qu'Il te conserve !"

Demeuré seul, le Père commence ses apprêts de route, en y mettant toutefois, à son insu, le temps de penser : "N'est-il pas téméraire d'entreprendre seul un voyage si long et si périlleux, par une tempête aussi affreuse?... Dois-je, pour un seul, exposer ma vie, si nécessaire à tout ce peuple?... Ne puis-je attendre au moins que l'ouragan se soit calmé?..."

Mais tout-à-coup, honteux de lui-même : "A quoi pensé-je ? Souffrir pour les âmes, me sacrifier pour elles, c'est là ma vie de missionnaire. Allons, partons ! Jésus, tout pour votre amour !" Aussitôt il attelle ses chiens, se munit de quelques provisions, et prenant avec lui le Viatique et les saintes Huiles, il part, animé d'une résolution invincible.

A peine l'équipage est-il en route qu'un furieux tourbillon l'enveloppe, aveuglant le regard et coupant la respiration. Un premier frisson parcourt les membres du Père, qui pourtant ne s'en étonne pas. "Oh ! oh ! dit-il, il paraît que Borée veut faire des siennes : mais il sera " malin s'il m'empêche d'arriver au but." Et, ce disant, il fouette ses chiens, en s'enveloppant de son mieux dans les chaudes fourrures.

Pendant cinq ou six heures, il marcha d'abord sans trop de fatigue, intéressé même par la grandeur sauvage des spectacles qui se renouvelaient devant lui, éprouvant cette fierté instinctive de l'homme qui brave et qui domine la force aveugle des éléments.

A travers le brouillard des neiges courroucées, des blocs de glace, bouleversés, informes, se dressaient de toutes parts, semblables à des villes qu'un affreux cataclysme aurait ruinées. Ils barraient parfois le passage, et le Père, descendant de son traîneau, les escaladait à grand-peine.

Plus
de vue
hurlant
balayan

Puis
dus et
comme
bout de
sous l'e
faisait s

Tout
plaine r



guide at

De te
incendia
tout là l
mente,
un insta
voltigea
cellemer
labre res
féerie al
bande et
l'enchar
et le dés

Les cl
presque
dans la :

Plus loin, c'était la plaine toute nue, allongeant à perte de vue sa désolation, et sur laquelle d'immenses rafales, hurlantes, sifflantes, maitresses de l'espace, galopaient, balayant tout en des chevauchées irrésistibles.

Puis venaient des bouquets de maigres sapins, tordus et ployés jusqu'au sol, secouant lamentablement, comme des boulets d'esclaves, les lourds glaçons rivés au bout de leurs branches. Parfois un de ces arbres éclatait sous l'effort de la gelée, avec un bruit sec et sinistre qui faisait se dresser les oreilles des chiens.

Toute trace de route était complètement effacée. La plaine n'était plus qu'une mer mouvante ou les vagues se chassaient et se remplaçaient, nivelant tout sur leur passage. Le missionnaire avait perdu bientôt le chemin ordinaire des voyageurs, et la boussole restait son seul



guide au milieu de la steppe glacée.

De temps en temps une lueur soudaine, large et diffuse, incendiait l'ombre nocturne. C'était l'aurore boréale qui, tout là haut, au-dessus de la sphère agitée par la tourmente, promenait ses étranges flambeaux. Alors, pour un instant, chaque flocon de neige semblait une étincelle voltigeant dans un foyer, chaque bloc de glace un amoncellement de cristaux lumineux, chaque arbre un candélabre resplendissant de feux verdâtres. On eût dit cette féerie allumée par les génies de l'air pour fêter leur sarabande effrénée. Puis, tout-à-coup, comme par un caprice, l'enchantement disparaissait, laissant la nuit plus noire et le désert plus lugubre.

Les chiens n'avançaient plus que péniblement, soulevés presque par la violence du vent, s'enfonçant à chaque pas dans la neige épaisse. Le missionnaire, pour les soulager,

faisait maintenant à pied une partie de la route. Mais la fatigue le gagnait aussi. Il haletait, aveuglé par la *poudrière* qui lui fouettait le visage : le froid le pénétrait peu à peu, rendant ses membres moins souples et ses mouvements moins agiles.

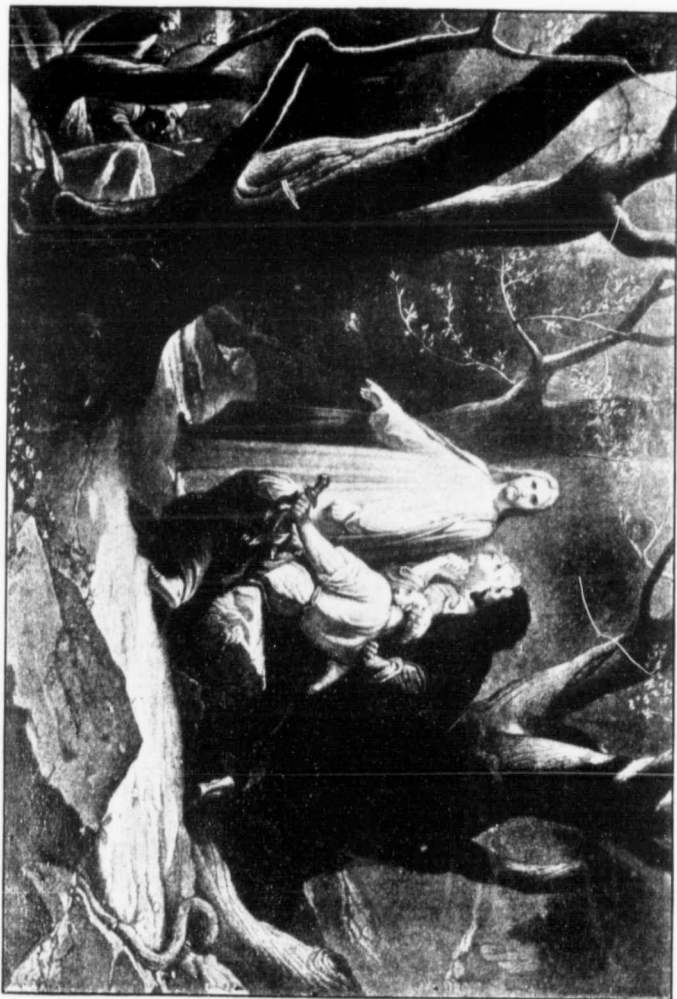
Huit heures s'étaient écoulées depuis son départ, et il n'était qu'à mi-chemin du village Ésquimau où l'attendait le pauvre mourant. Il pensa alors à se reposer un peu : il regagnerait le temps perdu, une fois ses forces réparées. La plaine d'ailleurs n'était plus tenable. La tempête augmentait toujours : elle rendrait bientôt toute marche impossible. Une certaine inquiétude s'insinuait à présent au cœur du Père, à la vue de si terribles obstacles, à la pensée de son isolement complet. Pourtant, un élan de son âme vers le Dieu qu'il portait eut vite remonté son courage. Il fit un large trou dans la neige, le tapissa de ses fourrures, puis le recouvrit avec le traîneau et s'y étendit à côté des chiens. Bien des fois il avait dormi ainsi, en plein désert, dans ses courses apostoliques. L'abri que formait cette hutte de neige était relativement chaud, et assez bien protégé contre le vent. Le Père, pressant la sainte Hostie sur sa poitrine, fit passer toute sa foi dans une ardente prière, s'offrit de nouveau à son Maître pour le travail et le sacrifice, puis il tâcha de s'endormir.

Il s'étonna de ne pas sentir de suite, comme d'habitude, la réaction bienfaisante de la chaleur et du repos. Le froid semblait avoir pénétré ses os, il piquait sa chair d'aiguilles acérées et douloureuses. Un frisson le secouait de la tête aux pieds. Les chiens, comme pour le soulager, s'étaient en vain rapprochés de lui et l'entouraient comme d'un moëlleux rempart. Impuissant à calmer sa fièvre, le missionnaire continuait à prier, l'âme perdue dans ces hauteurs sereines où s'embrassent la douleur et la joie. Mais enfin, vaincu par la fatigue, et toujours grelottant, il s'assoupit.

(à suivre).

Publié avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal.





Jésus au Jardin des Oliviers

D'après le tableau de Jordaens.